Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 40 (1907)

Heft: 6

Artikel: Trois dieux ou un seul Dieu?

Autor: Byse, Charles

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379826

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

TROIS DIEUX OU UN SEUL DIEU ?

PAR

CHARLES BYSE

pasteur consultant [1].

I

La question.

« Mes amis, demandait Sabellius, que dirons-nous en fin de compte ? Avons-nous un seul Dieu ou trois dieux ? » Posée il y a tantôt dix-sept siècles, cette question attend encore sa réponse. Examinons-la quelques instants en toute révérence, mais avec l'indépendance d'esprits qui n'ont d'autre but que la vérité.

II

Historique du dogme de la Trinité.

Le christianisme a été *trinitaire* de fort bonne heure, et, en détachant du romanisme les Eglises grecques et les Eglises protestantes, les grands schismes se sont abstenus de toucher au dogme de la « sainte Trinité », lequel de nos jours encore passe en tout pays pour orthodoxe. Définie par les deux premiers conciles œcuméniques (Nicée en 325 et Constantinople en 381), la Trinité trouva sa formule éloquente dans le « Symbole *Quicunque* ». Cette confession de

[1] Conférence apologétique faite à Lausanne, chapelle de Martheray, le 1er octobre 1907.

foi, qu'on eut tardivement[1] l'idée d'attribuer au grand Athanase[2], est en réalité postérieure à ce docteur; on la doit peut-être à Vigile de Tapses, évêque africain de la fin du cinquième siècle.

Rappelons en abrégé les affirmations du *Symbole* dit *d'Athanase*, que répète sans aucun changement la liturgie anglicane. « La foi catholique consiste en ceci : que nous adorions un Dieu dans la Trinité et la Trinité dans l'unité, sans confondre les personnes ni diviser la substance. Car une est la personne du Père, autre celle du Fils, autre celle de l'Esprit saint ; mais la divinité du Père, du Fils et de l'Esprit saint est la même, leur gloire égale, leur majesté coéternelle. Tel le Père, tel est le Fils et tel le Saint-Esprit. Le Père est incréé, le Fils est incréé, le Saint-Esprit est incréé. » De même chacun des trois est incompréhensible, infini, éternel, tout-puissant, chacun est Seigneur et Dieu. Ce ne sont pourtant pas trois incréés, trois incompréhensibles, trois infinis, etc., mais un seul ; il n'y a pas trois Seigneurs et trois Dieux, mais un Seigneur unique, un Dieu unique. « Car, comme nous sommes obligés par la vérité chrétienne de reconnaître que chaque personne est par elle-même Dieu et Seigneur, il nous est défendu par la religion catholique de dire qu'il existe trois dieux ou trois seigneurs. » Enfin « dans cette Trinité nul n'est antérieur ou postérieur, nul n'est plus grand ou plus petit qu'un autre, mais les trois personnes sont coéternelles et absolument égales. »

Impossible de s'inscrire plus hardiment en faux contre la raison humaine en transgressant le principe de contradiction. Trois personnes, nous assure le document, forment une seule personne, et, notez-le bien, cette personne unique n'est pas un quatrième être, auquel les trois autres seraient subordonnés, un être collectif supérieur à chacun des individus qui le composent, comme notre Conseil fédéral exerce une autorité qui n'appartient à nul de ses membres pris à part. Le Dieu complet n'est point composé de trois divinités

[1] Au neuvième siècle.

[2] Mort à Alexandrie en 373.

inférieures, imparfaites, limitées comme les divinités de l'Olympe. Non, dans la Trinité athanasienne les trois hypostases ont tous les attributs absolus du Dieu suprême ; ce sont trois dieux infinis, éternels, tout-puissants, qui réunis forment un Dieu également infini, éternel et tout-puissant. Trois sujets distincts, dont l'un n'est pas l'autre, doivent être conçus comme un même sujet. Une pareille définition a beau revendiquer le prestige de l'âge et du consentement universel, elle n'en est pas moins révoltante ; elle nous apparaît aujourd'hui, je ne dirai pas comme difficile à recevoir, mais comme impossible à saisir. Elle ne donne aucune idée intelligible ; il n'y a pas dans le cerveau humain de case où elle puisse entrer. Ce dogme n'est pas un mystère, il est une absurdité.

Pour ne remonter qu'au seizième siècle, je rappellerai que les réformateurs, occupés d'autres questions plus urgentes, ne surent pas répudier ce triste legs du catholicisme. Mais l'esprit d'examen, qui venait de s'éveiller, devait trouver d'autres interprètes pour attaquer la vieille doctrine. Michel Servet eut l'audace, en face de Calvin, de la déclarer trithéiste, absurde, et d'appeler la Trinité un « Cerbère à trois têtes ». Il était loin cependant de répudier la divinité du Sauveur. « Tout ce que Dieu possède, a-t-il écrit, habite en Christ substantiellement et corporellement[1]. » Et son enseignement est résumé comme suit dans l'*Encyclopédie* de Lichtenberger : « L'Esprit de Dieu a trouvé sa parfaite expression en Jésus, dans la conception duquel la substance de la Lumière incréée ou du Verbe a tenu lieu de la semence paternelle. Il en résulte que la nature corporelle du Christ est aussi divine que son âme[2]. » La critique de Servet, mêlée d'éléments fâcheux et incohérents, fut reprise et purifiée par les sociniens.

Neveu de Lélio Socin, de Sienne, Faust Socin hérita ses manuscrits et ses convictions. Il fit école et fonda l'Eglise des Frères polonais. Les objections qu'il adressa au dogme ortho-

[1] *Quidquid habet Deus Christo inest substantialiter et corporaliter.*

[2] Article *Antitrinitaires*, par A. Réville.

doxe produisirent une grande impression en dépit de l'intolérance romaine et protestante, qui plus d'une fois condamna les novateurs à la confiscation de leurs biens, à l'exil, à la prison, même à l'échafaud et au bûcher. Ces répressions terribles montrent quelle importance on attachait alors à la pureté des croyances et à l'unité de la foi. A cet égard les temps sont bien changés ! Heureusement qu'ils le sont aussi quant au respect des opinions d'autrui et quant à la façon de les combattre.

Le mouvement anti-orthodoxe du seizième siècle aboutit aux Eglises unitaires du dix-neuvième, qu'illustrèrent Channing, Théodore Parker et Waldo Emerson. « On peut dire, écrit Albert Réville, que l'ancien socinianisme a sombré, en tant que système *sui generis*, sous les évolutions modernes de la pensée religieuse, mais que beaucoup de ses idées et de ses critiques se retrouvent de nos jours dans l'*unitarisme* anglo-saxon et dans les vues communes à la tendance connue sous le nom de *protestantisme libéral.* » Il faut toutefois faire exception pour la Transylvanie, où, malgré les persécutions qui l'ont frappé, le socinianisme compte encore 50 000 adhérents, organisés par consistoire sous la surintendance d'un évêque.

Né vers 1850, le « libéralisme » français eut pour premier organe la *Revue de Strasbourg* et pour champions Edouard Reuss, Edmond Scherer, Colani, Michel Nicolas, Athanase Coquerel fils, Félix Pécaut, Fontanès. Il lutta dans la presse et dans la chaire contre une « orthodoxie » à peine digne de ce nom, que représentaient Edmond de Pressensé, Eugène Bersier, Rognon, Matter. On préférait déjà l'épithète d'« évangélique » à celle d'orthodoxe. Dans la dernière période du siècle, les deux partis en présence s'adoucirent et se rapprochèrent. Une école nouvelle, celle des *chrétiens sociaux*, détourna l'attention des doctrines pour la porter sur les souffrances de la classe pauvre, sur les injustices économiques, sur les devoirs de fraternité des patrons envers les ouvriers. Actuellement le libéralisme et l'orthodoxie désignent moins deux dogmatiques différentes que deux manières

de concevoir l'Eglise. L'école orthodoxe a perdu son intransigeance et s'est extraordinairement élargie ; le libéralisme règne dans plusieurs Facultés de théologie, tant en Suisse romande que dans la France proprement dite, et s'est infiltré un peu partout.

Quant à la Trinité en particulier, on n'en parle plus guère, et si on le fait, c'est avec une liberté, pour ne pas dire une désinvolture, qui aurait étonné nos ancêtres. Ce nom n'est plus donné à des temples et à des collèges, comme cela se voit en Angleterre. Aussi nul d'entre nous ne songe-t-il à déclarer, avec le *Prayer Book* anglican, qu'il faut admettre ce dogme étrange sous peine de « périr éternellement ».

Ce n'est pas à dire que la foi trinitaire ait disparu de notre horizon ; battue en brèche et reléguée à l'arrière-plan, elle n'a point été remplacée. Thomasius et Gess, suivis par Fréd. Godet et Gretillat, l'ont rajeunie, il est vrai, en imaginant la *Kénose* (en grec *Kénosis*), c'est-à-dire l'exinanition ou le dépouillement du Fils de Dieu ; mais après un moment de faveur cette théorie a été victorieusement réfutée[1].

Ainsi le protestantisme français se trouve actuellement dans une position fausse. Malgré l'esprit émancipé de la plupart des théologiens et des jeunes pasteurs, il faut avouer que la piété des troupeaux, les écoles du dimanche, les catéchismes, les cantiques, les liturgies et les sermons sont encore trinitaires. Sans doute on n'insiste plus sur la Trinité comme on le faisait jadis, mais on l'enseigne encore timidement ; surtout on continue à la supposer, et l'on entretient le préjugé qu'elle fait partie intégrante de l'Evangile. Convaincu pour ma part qu'il n'en est pas ainsi, que ce dogme au contraire est une erreur désastreuse, je désire vous présenter une conception, à peu près ignorée parmi nous, qui ramène la religion du

[1] La *Kénose* n'accorde au Logos la personnalité que pour la faire disparaître, avec ses autres attributs, depuis la naissance de Jésus jusqu'au terme de son existence terrestre. Ce procédé est appelé par Dorner « un acte de violence qui ébranle les fondements de l'être divin et de la Trinité, sans donner finalement un résultat positif quant à l'union réelle du divin et de l'humain en Christ. » (*Geschichte der protestantischen Theologie*, p. 876.)

Christ au monothéisme pur. Si le polythéisme apparent de la vieille orthodoxie est, comme je n'en doute pas, un des principaux scandales sur le chemin de la foi, si en ce siècle de science et d'examen il détourne d'elle beaucoup d'hommes sérieux, distingués et influents, mon sujet est, vous le voyez, éminemment apologétique.

III

Critique du Symbole Quicunque.

Sans être aucunement socinien, un des savants les plus illustres et les plus pieux de la Suède, Emmanuel Swedenborg, a montré, dès le milieu du dix-huitième siècle, que la doctrine trinitaire compromettait le christianisme de la façon la plus grave. A son tour, il dénonça la Trinité nicéenne et athanasienne comme un véritable trithéisme, s'achoppant en particulier, non sans raison, à ce passage du Symbole *Quicunque* : « Comme nous sommes *forcés par la vérité chrétienne* de confesser que chaque personne en particulier est Dieu et Seigneur, ainsi il nous est *défendu par la religion catholique* de dire trois dieux ou trois seigneurs. » Cela signifie, en bon français, qu'il faut croire à trois dieux, mais ne pas le dire. Au reste, dans cet inconcevable article, « la *vérité chrétienne* et la *religion catholique* ne sont pas une même chose, mais deux choses qui se contrarient. S'il a été ajouté que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont ni trois dieux ni trois seigneurs, mais un seul Dieu et un seul Seigneur, ce fut pour ne pas s'exposer à la risée devant le monde entier. Car qui n'éclaterait de rire à l'idée de trois dieux ? »

Cette contradiction flagrante entre notre pensée et notre parole a l'immense inconvénient de nous fausser l'esprit et la conscience ; elle nous accoutume à nous mentir à nous-mêmes et nous fait, pour ainsi dire, loucher spirituellement. Comment cette solennelle tricherie ne pervertirait-elle pas toute notre religion et par là notre caractère ?

Aussi, depuis le concile de Nicée, où l'on décréta qu'il y avait de toute éternité trois personnes divines, « une foule

d'hérésies abominables — je cite Swedenborg — commencèrent à sortir de terre. Des antichrists se mirent à lever la tête, à diviser Dieu en trois et le Sauveur en deux, ainsi à détruire le temple que le Seigneur avait élevé par les apôtres (c'est-à-dire son Eglise), et cela jusqu'à ce qu'il n'y restât pierre sur pierre qui ne fût renversee, selon sa propre prédiction. »

« Aujourd'hui, ajoute-t-il, la raison humaine est liée, à l'égard de la Trinité, comme un prisonnier qui a les fers aux mains et aux pieds dans un cachot. On peut la comparer encore à une vestale enterrée toute vivante pour avoir laissé éteindre le feu sacré. Pourtant la Trinité divine devrait briller comme un flambeau dans l'esprit des croyants, puisqu'elle est le tout dans toutes les choses saintes du ciel et de l'Eglise. »

Confesser de bouche un seul Dieu tout en pensant qu'il y en a trois, — je continue à citer Swedenborg, — « c'est ressembler à un comédien qui joue deux rôles en passant avec rapidité d'un côté de la scène à l'autre ; il dit ici une chose, là le contraire, et en discutant se montre tantôt sage, tantôt fou. Qu'en résulte-t-il, sinon que, lorsqu'il s'arrête au milieu du théâtre en regardant de chaque côté, il pense qu'aucun des deux rôles n'est vrai ? On arrive de même à croire qu'il n'existe ni trois dieux ni un Dieu unique, qu'ainsi il n'y en a point. Le naturalisme (ou matérialisme), qui règne de nos jours, n'a pas d'autre origine. »

Suivant notre auteur, l'Ancien et le Nouveau Testament ont prédit cette corruption des croyances, et l'ont stigmatisée en la nommant tantôt « l'abomination de la désolation », tantôt « une affliction telle qu'il n'y en a jamais eu et qu'il n'y en aura jamais. »

IV

Théorie de Swedenborg.

1° Sa méthode.

Avant d'examiner avec vous quelle transformation Swedenborg a fait subir à la doctrine reçue, il convient que je rappelle en quelques mots sa méthode. Le génial écrivain de Stockholm a été accusé à tort de « rationalisme » par Fréd. de Rougemont [1], qui du reste avouait le connaître peu. Cependant cette accusation avait une apparence de vérité. Swedenborg en effet tenait en haute estime la raison, et en cela il appartenait bien à son siècle ; mais il ne la regardait pas comme la suprême autorité, en quoi il se séparait de Voltaire, dont il était le contemporain et l'aîné de quatre ans. Sentant vivement les bornes de notre intelligence, il déclarait que, pour connaître les choses religieuses, nous avons besoin d'un « influx » céleste et même d'une « révélation » divine. La « Parole de Dieu » dans la personne du Christ et dans les saintes Ecritures était à ses yeux « la couronne des révélations ». Il l'étudiait sans cesse dans les langues originales en y appliquant son puissant esprit, mais en sachant qu'il ne pouvait la comprendre réellement s'il n'était éclairé par la lumière du ciel, ou, comme il disait, « illustré ». C'est en vertu de cette « illustration » qu'il se croit appelé à dévoiler le sens « interne » ou « spirituel » de la Parole, sens qui hors de la Nouvelle Eglise demeure contestable et contesté. Néanmoins, notons-le, c'est sur la signification littérale et naturelle, admise par tous, des passages bibliques qu'il fonde toutes ses doctrines. Lui reprochera-t-on sa foi, qui est non un *a priori*, mais un résultat de l'étude et de l'expérience ? A ce compte là aucun chrétien ne mériterait d'être écouté. Emerson l'a nommé « mystique », et l'a même choisi comme

[1] *Chrétien évangélique*, janvier 1864. *Revue critique du Swedenborg de M. Matter.* « Sa doctrine n'est qu'une variante du rationalisme. » « La *Nouvelle Jérusalem* est ce que sont toutes les créations du rationalisme : un corps sans âme . . .» Cette appréciation est d'une souveraine injustice.

le grand représentant des mystiques. Il n'est plus nécessaire aujourd'hui de prendre le parti du mysticisme, sans lequel, on le reconnaît, il n'existe point de religion sérieuse. Seulement Swedenborg est un mystique d'une espèce fort rare, pour ne pas dire unique, précisément par l'importance capitale du rôle qu'il assigne à la raison. Toute sa théologie a pour but de donner pour la première fois une interprétation *rationnelle* — rationnelle en tant que spirituelle — de la religion vécue et enseignée par Jésus-Christ.

Il en appelle donc à la raison, à la conscience, à l'appréciation de ses lecteurs. Loin de souhaiter qu'on le croie sur parole, il provoque l'examen, la discussion, méprise la foi aveugle, condamne l'obscurantisme. Nul plus que lui n'a respecté la liberté individuelle, stimulé la réflexion, heurté de front les traditions vénérées quand elles lui paraissaient superstitieuses, hardiment exprimé, sans souci de plaire ou de déplaire, les certitudes auxquelles il était arrivé. En somme il nous expose sa religion, dans son ensemble et dans chacune de ses parties, avec un merveilleux talent d'analyse et de synthèse, l'appuyant de tous les arguments capables de la justifier, et nous laissant le soin de juger dans quelle mesure elle est vraie. Il se met ainsi à la portée de chacun. Son système, qui remplace des dogmes vieillis par des conceptions à la fois bibliques et raisonnables, peut être regardé comme une complète apologie de l'Evangile. Véritable prophète de l'économie de l'esprit, l'auteur s'adresse à tous, croyants ou incrédules ; il nous prend où nous sommes pour nous élever à la hauteur de ses convictions. Il n'y a rien, me semble-t-il, à objecter à cette méthode[1].

[1] Swedenborg explique lui-même quelles autorités il reconnaît en philosophie. « Voici, dit-il, quels sont les moyens spéciaux qui mènent à une connaissance vraiment philosophique : l'expérience, la géométrie et la faculté de raisonner. » — Sur l'océan des mystères de la création « je n'oserais pas ouvrir ma voile sans avoir toujours auprès de moi l'expérience et la géométrie pour conduire ma main et veiller au gouvernail. Avec leur secours et leur direction, je puis espérer un heureux voyage sur l'abîme où nul chemin n'est tracé. Elles sont les deux étoiles qui me guideront dans ma course et illumineront ma route ; car c'est d'elles qu'on a le besoin le plus pressant dans les profondes ténèbres qui enveloppent à la fois

J'ai maintenant à vous expliquer comment Swedenborg concevait Dieu. Nous parlerons d'abord de l'unité divine, ensuite des trois noms sur lesquels on a fait reposer le dogme de la Trinité.

2° *Monothéisme et trine d'essentiels.*

Emmanuel Swedenborg est avant tout monothéiste. Sans m'arrêter aux arguments philosophiques dont il fait usage pour défendre sa foi, je rappellerai la façon dont il la rattache aux Ecritures.

Les livres de l'Ancien Testament enseignent catégoriquement l'unité de Dieu, et insistent fréquemment sur cette unité qu'on pourrait appeler la seule doctrine de la religion mosaïque. Citons quelques-uns de ces passages : « Ecoute, Israël ! Jéhova notre Dieu, *Jéhova est un.* (Deut. VI, 4.) — *Jéhova est Dieu* là-haut dans les cieux et ici-bas sur la terre, et *il n'y en a pas d'autre.* (Deut. IV, 39, cf. v. 35.) — Jéhova, Dieu d'Israël, *tu es, toi seul,* le Dieu de tous les royaumes de la terre. (2 Rois XIX, 15.) — Seigneur, *toi seul es Dieu.* (Ps. LXXXVI, 10.) » Au chapitre XLV d'Esaïe cette idée revient neuf fois, comme un refrain solennel : « Je suis Jéhova, et *il n'y en a pas d'autre* ; il n'existe *aucun dieu sauf moi.* Dieu ne se trouve que chez toi (peuple d'Israël), et *il n'y a pas d'autre dieu.* Il n'y a *point de Dieu juste et sauveur que moi.* ». Ailleurs : « Je suis le premier et le dernier ; *moi excepté, il n'existe point de Dieu.* (Es. XLIV, 6.) — Jéhova sera roi sur toute la terre. En ce jour-là *Jéhova sera un et son nom un.* » (Zach. XIV, 9.)

Le monothéisme le plus rigoureux était imposé à la nation par les deux premiers préceptes du décalogue, et leur transgression condammée par les prophètes avec une extrême sévérité. Quand la Terre Sainte fut ravagée, sa capitale incendiée,

la nature élémentaire et l'esprit humain. » — « A moins d'être géométriquement et mécaniquement liés à l'expérience, nos principes ne sont que de vains rêves et de pures hallucinations. » — Dans sa théologie aussi, le philosophe suédois se fonde toujours sur l'expérience et raisonne avec la rigueur d'un géomètre, convaincu que la religion véritable est corroborée par la science.

son temple détruit, l'élite de sa population déportée à Ninive et à Babylone, les Israélites comprirent que ces catastrophes étaient le juste châtiment de leur abandon du culte de l'Eternel pour le service des divinités païennes. Cette effroyable épreuve porta ses fruits. De retour dans leur patrie, les Juifs se montrèrent définitivement gagnés au monothéisme, qui était leur privilège et leur raison d'être au milieu des peuples de l'antiquité.

Aussi la nouvelle alliance n'eut-elle pas besoin de mettre l'accent sur l'unité de Dieu; pourtant elle la confirma. «Voici, déclara Jésus, le premier de tous les commandements: Ecoute, Israël! Le Seigneur notre Dieu est *l'unique Seigneur*. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force.» (Marc XII, 29, 30.) — Et encore: «Pourquoi m'appelles-tu bon? Nul n'est bon *sauf le Dieu unique*[1].» (Marc X, 18.)

Le monothéisme du Christ est évident. Cependant, il faut l'avouer, nous rencontrons dans le Nouveau Testament beaucoup de passages qui semblent donner raison au trithéisme des conciles. Il y est question de trois êtres vivants et personnels, s'associant pour constituer la divinité souveraine. La formule de l'institution du baptême est au nombre de ces textes importants, qui contredisent, du moins en apparence, la doctrine fondamentale de l'unité de Dieu. Est-il possible de concilier ces deux enseignements? Toutes les tentatives faites dans ce but au sein du protestantisme ont, je dois le dire, échoué. Une seule est, à mon avis, satisfaisante. Un seul penseur, le théosophe suédois, a vraiment résolu le problème, difficile entre tous, de la Trinité. Voyons en quoi consiste cette inattendue solution.

Les termes de «Père», de «Fils» et de «Saint-Esprit», par lesquels on entend ordinairement des «hypostases» ou «personnes» divines, désignent aux yeux de Swedenborg de simples attributs de Dieu, mais des attributs d'une espèce particulière qu'il appelle des *essentiels*. Pour parler plus

[1] Ou, ce qui revient au même: sauf un seul, Dieu.

exactement, chacun de ces termes s'applique à Dieu considéré sous un aspect particulier ; car, que l'on fasse usage de l'un ou de l'autre, il s'agit toujours de Dieu tout entier. L'analyse nous apprend à distinguer en lui trois essentiels — c'est-à-dire trois facultés maîtresses qui forment son « essence », — mais un essentiel n'est jamais séparé des deux autres, car Dieu ne peut se diviser.

Le premier des essentiels divins est l'*amour*, le second la *sagesse*, le troisième la *puissance*. Ces attributs, que nous rencontrons ailleurs, par exemple chez l'homme, sont ici portés au plus haut degré, attendu que nous sommes dans le domaine de l'absolu. Ajoutons que chacun d'eux reçoit plusieurs noms, comme nous le verrons tout à l'heure.

Avant d'aller plus loin, remarquons le changement radical que Swedenborg fait subir à la théodicée régnante. Il remplace la *Trinité des personnes* par la *Trinité de la personne*, c'est-à-dire par la trinité des essentiels dans la personne du Dieu unique, à la fois tout bon, tout sage et tout-puissant. Cette idée générale, aussi simple qu'elle est profonde, vous paraîtra peut-être assez naturelle. En effet elle a donné naissance aux divers systèmes *modalistes*, qui réduisent la Trinité à trois *modes* ou formes de la manifestation de Dieu. Mais aucun de ces systèmes ne s'est imposé par son excellence, tous au contraire ont été repoussés par l'Eglise. En outre aucun d'eux ne mentionne les mêmes attributs que Swedenborg *en les plaçant dans le même ordre*.

Or c'est précisément dans cet ordre-là que consiste l'originalité de l'explication qui nous occupe. Car cet ordre se rattache directement à une grande loi que Swedenborg a découverte, et dont je ne puis vous donner, en passant, qu'une notion très imparfaite. Je veux parler de sa féconde théorie des *degrés discrets*, c'est-à-dire séparés, ou *degrés de hauteur*. Ces degrés concernent les relations de causalité. Dans tout être, toute chose et toute action, il existe trois degrés de ce genre, toujours les mêmes, car il n'y en a pas d'autre. Ce sont la *fin*, la *cause* et l'*effet*. La fin, ou le but, est un sentiment qui pousse dans une certaine direction ; la cause est

une pensée, un ensemble de moyens choisis pour arriver au but ; l'effet est une production, une œuvre quelconque réalisant la fin. Il n'y a pas continuité entre ces degrés, mais seulement rapport logique. Un sentiment est autre chose qu'une pensée, une pensée autre chose qu'une parole, un acte ou une maison ; mais dans toute parole, toute œuvre matérielle ou spirituelle, il y a une pensée, et dans toute pensée un sentiment, une affection qui l'inspire. Notre univers est un effet produit par l'univers invisible ou spirituel, qui est le monde des fins et des causes. En d'autres termes la matière est une production, une manifestation sensible de l'esprit.

Pout finir d'esquisser, à fort grands traits, la doctrine des degrés, je dois vous dire quelques mots de celle des *correspondances*. Il y a trente ans environ, l'Ecossais Henry Drummond fit grand bruit, même chez nous, en affirmant une identité de lois entre le monde naturel, où nous vivons maintenant, et le monde spirituel, où nous entrons par la mort[1]. Bien des années plus tôt, un philosophe bernois que j'ai tâché de faire connaître, Henry de May, avait soutenu la même thèse avec d'autres termes et une autre argumentation. Ces deux penseurs, indépendants l'un de l'autre, n'ont fait que découvrir à nouveau la « loi des correspondances », trouvée et démontrée par Swedenborg plus d'un siècle auparavant. Mais le théosophe de Stockholm n'a pas uniquement l'honneur d'avoir fait cette découverte le premier, à une époque où la science et la philosophie étaient relativement peu avancées ; il eut en outre le mérite de voir plus profond que ses successeurs, c'est-à-dire d'expliquer, lui seul, pourquoi le monde de la pensée correspond exactement au monde des sens. Il se rendit compte que l'un est la cause de l'autre. Leur correspondance mutuelle provient du fait qu'ils forment un tout au moyen des degrés discrets. C'est en vertu de cette correspondance que les phénomènes matériels *représentent* les choses de l'esprit et nous en donnent l'impression. Il y a

[1] *Natural Law in the Spiritual World.*

là un *symbolisme* inconscient qui s'impose aux ignorants eux-mêmes.

J'en ai dit assez, je suppose, non pour vous rendre tout à fait claires la doctrine de la correspondance et celle des degrés, ces deux superbes théories dues au génie de Swedenborg, mais au moins pour vous faire comprendre l'importance d'une explication qui rattache la Triade divine à ces lois universelles et fondamentales. Il est facile et commun de choisir trois attributs de Dieu, — disons la puissance, la sagesse et l'amour, — et de prétendre qu'ils sont désignés dans l'Evangile par les noms de Père, de Fils et de Saint-Esprit. Ce qui était difficile, et ce qu'à ma connaissance nul n'avait encore fait, c'est de ranger ces attributs dans l'ordre précis que leur a donné Swedenborg, — l'amour d'abord, puis la sagesse, enfin la puissance, — et surtout de légitimer cet ordre d'une manière éclatante par les deux lois connexes et lumineuses de la correspondance et des degrés.

Cette conception de l'essence de Dieu se recommande d'emblée à notre esprit par le fait qu'elle attribue au Créateur les mêmes qualités qu'à ses créatures morales, avec cette différence toutefois que chez lui ces qualités sont infinies, tandis que chez nous elles sont finies. Tout homme, en effet, est : 1° amour ; 2° intelligence ; 3° activité ; mais en Dieu seul ces trois énergies se rencontrent au degré suprême, appartiennent à la catégorie de l'absolu. Or, si vous y réfléchissez un moment, vous comprendrez que nous n'avons pas de méthode à la fois plus simple et plus sûre pour connaître Dieu que de l'imaginer comme l'homme infini, parfait, comme le type absolu de l'humanité. Il est cela d'après la Bible, puisqu'il nous a créés « à son image et selon sa ressemblance », et puisque nous sommes appelés à devenir « ses fils et ses filles », à être « parfaits comme notre Père qui est aux cieux ».

Avant d'aller plus loin, je dois vous prévenir que les trois degrés discrets que nous avons reconnus en Dieu, ou les trois essentiels qui le composent, sont désignés de différentes manières suivant les cas. Le *Trine*, envisagé sous diverses

faces, peut s'exprimer par les mots de la liste suivante. Les deux premiers numéros s'appliquent à Dieu, les deux derniers à l'homme ; les numéros intermédiaires sont également vrais de l'homme et de Dieu[1].

Le Trine.

1. Le Divin même.	Le Divin humain.	Le Divin procédant.
2. Le Père.	Le Logos, le Fils.	Le Saint-Esprit, le Paraclet, etc.
3. La fin.	La cause.	L'effet.
4. L'être.	Le devenir.	L'exister.
5. L'intime.	L'intérieur.	L'extérieur.
6. Le premier.	Le moyen.	Le dernier.
7. L'amour.	La sagesse	La puissance, l'énergie.
8. La volonté.	L'entendement, l'intelligence.	L'exercice, l'opération.
9. L'affection.	La pensée.	L'usage.
10. Le bien.	Le vrai.	La vie.
11. L'âme.	Le corps.	L'action.
12. La charité.	La foi.	Les bonnes œuvres.

En résumé, il y a certainement en Dieu une trinité, — je dirai plus volontiers un *trine* pour qu'il ne reste pas d'équivoque, — une trinité ou un trine d'attributs, de qualités, d'essentiels. Cette assertion n'a rien de choquant ; elle s'impose même à tout être qui réfléchit, car elle est en complète harmonie avec ce que nous savons du monde et de l'homme en particulier. Ce que nous ne pouvons admettre, c'est un Dieu en trois personnes, un Dieu incompréhensible dont l'essence même serait en contradiction avec la nature humaine et avec l'univers créé.

Après nous être arrêtés au Trine divisé dans son ensemble, nous parlerons brièvement de chacun des essentiels dont il est composé.

[1] Encore le onzième peut-il rentrer dans cette catégorie.

3° *Le Père.*

Aux yeux de Swedenborg, le *Père* désigne l'amour même, le bien même, la volonté suprême ; ou plutôt ce nom désigne Dieu au point de vue de l'amour, du bien, de la volonté, Dieu en tant que l'être indépendant et absolu, en tant que la substance, la forme, le principe, dont procèdent toutes les existences. Ce divin amour est le feu du soleil spirituel par lequel Dieu se manifeste dans les cieux angéliques, et dont le soleil de notre terre n'est qu'une grossière image. Cette définition concorde admirablement avec le système de Charles Secrétan, qui disait : « L'amour ne peut être que le fait d'une volonté libre. Aimer, c'est vouloir. Il est manifeste que la volonté est le principe de tout être, la substance des substances et l'essence universelle. Tout se résout donc en volonté[1]. » Les deux penseurs ne font que commenter la profonde parole de saint Jean : « Dieu est amour. » Il est amour avant tout ; c'est par conséquent l'amour qui inspirera tous ses actes, la rédemption aussi bien que la création.

4° *Le Fils.*

Le *Verbe* (en grec *Logos*) désigne Dieu au point de vue de l'intelligence théorique et de la sagesse pratique. Faculté merveilleuse, dont le génie humain ne présente qu'un faible reflet, cette intelligence infinie ne vient pourtant qu'en second rang ; elle fournit des moyens à l'amour, qui sans elle ne pourrait rien. Ici encore parfait accord avec le philosophe qui a honoré notre ville. « Si la dernière raison des actes de la volonté est en elle-même, a écrit Ch. Secrétan, c'est que la volonté a sa racine en elle-même, c'est qu'elle est substantielle ; et, comme l'intelligence ne peut être une autre substance, il faut reconnaître en elle un caractère, un attribut, un phénomène de la volonté (p. 88). — Ainsi l'intelligence est la forme du moi, dont la pure énergie de la volonté est le fond. »

[1] *Philosophie de la Liberté*, seconde édition. *L'Idée*, p. 388, 393. Cf. 381 sq., 313.

Les relations qui existent entre l'amour et l'entendement sont illustrées, même pour les simples, par celles de la chaleur et de la lumière que nous envoie le soleil. La chaleur symbolise l'amour, dont elle provient ; la lumière symbolise l'intelligence, la vérité, qui est la lumière céleste. Aussi la Bible enseigne-t-elle que « Dieu est lumière », comme Jésus est « la vérité ».

Le premier essentiel n'agissant jamais seul, sans l'intermédiaire du second, Dieu n'a pu se manifester en chair que par le Logos, qui en Jésus de Nazareth est devenu véritablement *le Fils*. Mais comment Swedenborg entend-il l'incarnation ? Pour lui, Jésus était l'enfant de Marie quant à son « externe », c'est-à-dire non seulement dans son corps, mais dans son être naturel tout entier ; quant à son « interne », c'est-à-dire quant à son être spirituel, il n'avait d'autre père que Dieu. Ainsi, seul entre tous les hommes, il eut un *interne divin* en même temps qu'un *externe humain*. Par suite de cette constitution mixte, il pouvait être tenté et surmonter les tentations. Par des victoires successives, qu'aucune défaite n'interrompit, il a soumis son externe à son interne, la « chair » à « l'esprit », dépouillé la nature inférieure qu'il avait reçue de sa mère, et revêtu l'essence supérieure qu'il tenait de son père. Au terme de cet héroïque effort, il a pleinement réalisé sa vocation de « Fils de Dieu » et de « Fils de l'homme ». Il a effectué dans sa personne cette alliance réciproque de l'humain et du divin qui nous apparaît comme le but de l'évolution du monde et de l'histoire. La réconciliation est accomplie. Dieu s'est fait homme, et par là même un homme, le second Adam, a été fait Dieu. En conséquence, nous pouvons nous approprier cet article du symbole dit d'Athanase : « Notre Seigneur Jésus-Christ est Dieu et homme. » Cependant « il n'y a pas deux êtres, mais un seul Christ. Il est un, parce que le divin a revêtu l'humain. Il est même absolument un ; car, comme l'âme et le corps sont un seul homme, de même Dieu et l'homme sont un seul Christ ».

Ce Christ est bien l'Emmanuel promis, « Dieu manifesté en chair », ou, selon l'expression si juste que Swedenborg a

mise en usage, le *Divin Humain*. Ajoutons qu'une fois complètement glorifié ou divinisé par sa résurrection et son ascension, le Fils a terminé son œuvre et ne se distingue plus du Père. Sa personnalité s'est fondue avec celle de Dieu, dont il possède alors tous les attributs. La période du Fils est achevée ; elle a été courte, car elle n'a duré que trente-trois à trente-quatre ans. Elle sera suivie par la période du Saint-Esprit. Désormais l'homme Jésus, devenu le Seigneur, le Premier et le Dernier, l'Alpha et l'Oméga, le Roi des rois, le Tout-Puissant, possède « toute la plénitude de la Divinité » ; c'est en lui que réside et se concentre le trine suprême. C'est donc à lui que nous devons adresser directement nos prières et nos louanges, sans plus nous soucier des formules trinitaires, dans lesquelles d'ailleurs nous nous embrouillons ; c'est lui que nous pouvons appeler : « Notre Père qui es aux cieux ! » lui que nous pouvons adorer sans « jésulâtrie », puisqu'il s'est purifié de tous les éléments naturels contre lesquels il avait à lutter pendant sa vie terrestre.

Nous avons ici comme un « unitarisme » à rebours. Tandis que les sociniens et autres unitaires ont retrouvé le monothéisme pur par le sacrifice de la nature divine du Sauveur, Swedenborg y arrive en divinisant le Christ plus encore que ne fait l'orthodoxie. Il voit en lui non une des trois hypostases divines ou, pour ainsi dire, un tiers de la Divinité, mais la Divinité totale, en ce sens que ses trois essentiels sont inséparables, manifestant toujours une seule et même personne. Cette solution nouvelle satisfait le sentiment chrétien, que l'unitarisme a toujours froissé. Elle respecte en outre l'enseignement de la primitive Eglise, qu'on doit taxer d'exagération et de mythologie lorsqu'on ne voit en Jésus que le meilleur des hommes.

Permettez-moi encore un autre rapprochement. Auguste Comte, le fondateur du positivisme, a couronné sa philosophie par un essai de religion. Cette religion, trop paradoxale pour réussir, remplaçait Dieu par l'Humanité. C'était absurde, inadmissible, et cependant il y avait là un fond de vérité. Cette vérité, entrevue et défigurée par le novateur parisien,

avait été comprise et mise en lumière, bien longtemps avant lui, par Em. Swedenborg. Une des grandes forces des Nouvelles Eglises, c'est de proclamer l'unité substantielle de la race humaine et de son Créateur, de présenter Dieu comme l'homme vrai, le prototype spirituel de l'humanité, de proposer à notre adoration le Divin Humain, l'homme devenu Dieu. Une pareille conception répond aux besoins que le singulier culte imaginé par Aug. Comte cherchait vainement à satisfaire, et, sans nous rendre orgueilleux d'être hommes, elle nous montre l'homme parfait, parvenu au but et capable de nous le faire atteindre. Voilà qui est autrement encourageant et bienfaisant que le positivisme !

5° Le Saint-Esprit.

Nous ne rechercherons pas en quoi consiste la rédemption ; c'est une grande question qui demande à être examinée à part. Rappelons simplement qu'en Jésus-Christ Dieu accomplit cette rédemption *hors de nous*, et que par l'Esprit saint il l'accomplit *en nous*. Mais en quoi consiste l'Esprit saint ? On a compliqué cette question et on l'a rendue inextricable par un évident malentendu. On a pris naïvement à la lettre les textes qui le personnifient, comme sont personnifiés, de l'avis de tous, le Vent et les Flots, la Sagesse et l'Intelligence, la Fièvre, l'Epée, la Mort et le Sépulcre (*Scheôl* en hébreu, *Hadès* en grec).

Une simple constatation suffit à prouver absolument que le *Saint-Esprit* ne saurait être une personne ou hypostase divine. Il s'agit de l'Esprit du Dieu véritable qui est pur esprit, ce que nul ne conteste ; or l'esprit d'un esprit ne peut être une autre personne que ce dernier. Ou plutôt on ne songe point à parler de l'esprit d'un esprit, pas plus que du corps d'un corps. Chez l'homme, être mixte, on peut sans doute distinguer entre son organisme matériel et l'esprit qui l'anime, et parler de cet esprit seul. Mais en Dieu, l'être spirituel par excellence sans aucun mélange d'élément inférieur, son esprit, c'est lui-même.

En effet, le Saint-Esprit ne se conçoit que comme Dieu

présent sous son troisième aspect, ou dans son troisième « essentiel », qui suppose et comprend les deux premiers. Nous avons vu que, dans toute existence, les trois degrés discrets dont elle est formée s'engendrent nécessairement l'un l'autre, la fin ou le but produisant la cause ou le moyen, et la cause produisant l'effet. C'est ainsi qu'en Dieu, suprême personnalité, le *Père* a donné naissance au *Fils unique*, et le Fils au *Saint-Esprit* ou *Paraclet*. Ce Paraclet, ou *Consolateur*, se rattache donc immédiatement au Fils, qui est la vérité même ; aussi s'appelle-t-il « l'Esprit de vérité », et est-ce le Christ qui le répand sur ses disciples. Mais en dernière analyse il provient du Père céleste, car il est également désigné comme « l'Esprit de Dieu », « l'Esprit du Seigneur », c'est-à-dire « l'Esprit de Jéhova » (Luc IV, 18, cf. Es. LXI, 1) ; Jésus le promet aux siens « de la part de son Père », et leur dit : « l'Esprit de votre Père parlera par vous » (Mat. X, 20 ; passage parallèle, Marc XIII, 11, l'Esprit saint).

Le Saint-Esprit, c'est la puissance ou plus exactement l'activité de Dieu dans ce qu'elle a de plus intime et de plus élevé. Il est nommé par Swedenborg le *Procédant*, la *vie procédant du Seigneur*, la *divine vertu* et la *divine opération*[1]. Ce qu'il opère chez tous les croyants, c'est la réformation et la régénération avec leurs conséquences bénies : vivification, sanctification, éternelle félicité. Il « illustre » en outre ceux qui aspirent à mieux comprendre la vérité et cela non pour s'en glorifier, mais pour la mettre en pratique et l'employer au profit des autres. Il continue l'œuvre de Jésus-Christ en l'appliquant aux fidèles. Nous lisons dans le quatrième Evangile : « Il n'existait pas encore d'Esprit (saint), parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. » (Jean VII, 39.) Il fallait donc

[1] Pour bien comprendre ce terme de *Procédant*, il faut se rappeler que, dans l'autre monde, le Seigneur apparaît comme soleil, et que de ce soleil *procèdent* la chaleur et la lumière spirituelles, la chaleur qui est l'amour, la lumière qui est l'intelligence. Ce sont les rayons de ce soleil céleste que l'Evangile appelle Saint-Esprit ou Paraclet. Cet Esprit saint n'est pas divin par lui-même, mais il émane de Dieu, est un avec lui, nous transmet son amour et sa vérité. C'est par son intermédiaire que Dieu embrase notre volonté pour le bien et illumine notre entendement.

que le seul homme « saint » qui ait jamais vécu sur la terre eût achevé sa sanctification personnelle avant de pouvoir répandre l'Esprit de sainteté dans l'âme de ses frères pour les rendre semblables à lui. Par cette effusion de l'Esprit, le Seigneur, qui est monté au ciel, revient à ses disciples. « Je ne vous laisserai pas orphelins, leur disait-il ; je reviendrai vers vous. — Je m'en vais et je reviens à vous. » Or, comme l'écrit Paul (2 Cor. III, 17), « le Seigneur est l'Esprit », et « le dernier Adam est un esprit vivifiant. »

Mais la Pentecôte n'est pas un simple retour du Christ; elle inaugure une période plus avancée du royaume de Dieu. « Il vous est bon que je m'en aille, affirmait le Christ; car, si je ne m'en vais, le Paraclet ne viendra pas à vous. Si je m'en vais, je vous l'enverrai. — Vous le connaissez parce qu'il demeure *avec vous*, et il sera *en vous*. » (XIV, 17.) Voilà le progrès qui va s'accomplir. Après avoir été avec nous pendant la carrière humaine du Messie, Dieu sera en nous désormais par le Saint-Esprit. L'intime union du divin et de l'humain, réalisée premièrement chez le Maître, se répète maintenant chez les disciples. Dieu prend possession de leur âme, il réside en eux comme il ne pouvait pas le faire chez les Israélites de l'ancienne alliance, ni à plus forte raison chez les païens, fussent-ils des philosophes ou de grands initiés.

6° Succession et crescendo des trois essentiels.

Les trois relations que, d'après la Bible, nous avons distinguées entre les hommes et leur Créateur se sont succédé dans le temps. Des origines de l'humanité jusqu'à Jean-Baptiste s'étend la longue période du Père ; elle dure encore pour les nations et les individus qui ne connaissent pas le Sauveur. La période du Fils est très courte, car elle n'embrasse que la vie terrestre de Jésus ; tout au plus va-t-elle jusqu'à la première Pentecôte chrétienne. Alors commence la période du Saint-Esprit, qui comprend toute l'histoire de l'Eglise militante.

Est-il nécessaire de montrer que ces trois périodes forment

un *crescendo*? De l'une à l'autre les rapports entre l'homme et Dieu deviennent plus réels, plus intérieurs, plus bénis. Jésus déclarait, sans fausse modestie, que ses disciples immédiats étaient heureux de voir et d'entendre les choses merveilleuses dont beaucoup de prophètes et de rois avaient souhaité vainement d'être témoins. La grâce et la vérité remplaçaient les symboles et les rigueurs de la loi. Une splendide aurore remplissait les cœurs attentifs de joie et d'espérance. La voix libératrice qui venait de ressusciter Lazare faisait tressaillir le vieux monde dans son tombeau. Le royaume des cieux commençait à s'établir sur la terre.

Mais, autant les auditeurs de Jésus étaient privilégiés en comparaison de l'ancien peuple d'Israël, autant la position des chrétiens baptisés du Saint-Esprit devait être préférable à celle dont jouissaient les apôtres lorsque le prophète galiléen vivait auprès d'eux. Vous savez, en effet, quelle étonnante transformation s'opéra chez les disciples quand ils reçurent la vertu « d'en haut », à quelle hauteur spirituelle ce baptême de feu les éleva.

Une société venait de naître, société d'un genre tout nouveau, société sainte et charitable, ouverte à tous sans exception, débordant de joie et d'enthousiasme. La vie pure de ses membres, contrastant avec la corruption générale, les travaux de ses apôtres et l'héroïsme de ses martyrs, non moins que les dons dits « miraculeux » fréquents à cette époque, la propagèrent de contrée en contrée avec une telle rapidité qu'au bout de trois siècles à peine, en dépit de terribles persécutions, elle triompha de l'Empire romain et des cultes superstitieux avec lesquels il s'était solidarisé.

Cet immense événement, — un des plus capitaux de l'histoire, — n'a qu'une seule explication : l'*Esprit saint*, c'est-à-dire le fait qu'une petite bande de sectateurs du Christ, nés d'eau et d'Esprit ou ressuscités avec lui, ont vécu de la vie céleste et reflété le Dieu qui habitait dans leur cœur. La modeste troupe a grandi, elle est devenue une armée capable de se mesurer sans crainte avec la formidable puissance des César.

Les vainqueurs du paganisme avaient certes une religion plus avancée, plus profonde et plus conquérante, non seulement que les admirables prophètes de l'ancienne alliance, mais encore que les douze apôtres et les saintes femmes du vivant du Sauveur. Si donc les chrétiens des premiers siècles, très inférieurs personnellement à leur Maître, ont pu, selon sa promesse, accomplir « de plus grandes œuvres » que lui, c'est qu'ils appartenaient à la troisième phase de la religion révélée, à cette glorieuse dispensation de l'Esprit dont le Christ historique n'a été que l'introducteur.

Pourquoi l'Eglise, dans aucune de ses fractions, ne s'est-elle maintenue à cette hauteur ? L'examen de cet intéressant problème nous détournerait de notre but. Je me borne donc à constater que, de nos jours, le besoin d'un christianisme plus vivant, plus complet et plus efficace se fait sentir dans les divers milieux protestants. De tous côtés on se réunit pour prier. Et que demande-t-on ? Deux choses : un *Réveil* et le *Saint-Esprit*. Ces deux grâces, sans se confondre, s'appellent et se conditionnent.

Sans doute, pas plus chez nous qu'ailleurs, la masse ne croit encore véritablement à l'Esprit saint, en tant que troisième et dernier aspect de la Divinité, mais heureusement une minorité y croit. Cette minorité, déjà notable et toujours grandissante, comprend la beauté de l'état supérieur que Jésus a le premier réalisé et auquel il veut nous faire parvenir. Il nous appelle à entretenir dans nos âmes les nobles passions qui l'ont consumé, à nous élever au-dessus de nos mesquins intérêts, de la crainte des hommes et de l'amour du monde visible, à devenir « parfaits » comme il l'a été, à exercer sur nos semblables une influence décisive de consolation, de relèvement et de salut. Tout cela, nous en sommes par nous-mêmes absolument incapables, mais nous pouvons le faire à la condition de recevoir le Saint-Esprit.

Le *chrétien* digne de ce nom, ce n'est pas l'homme simplement religieux, croyant en gros à l'Evangile et soumis à sa morale, ce n'est pas plus le protestant, même orthodoxe, que le catholique dévôt ; c'est l'homme né de nouveau, devenu

spirituel, de naturel qu'il était jadis, et se laissant spiritualiser toujours davantage. C'est un être « extraordinaire » par ses sentiments et par sa conduite, une exception même au sein de la chrétienté. Il y a là un type religieux tout nouveau et jusqu'à présent peu compris, qui par sa pureté et son élévation contraste avec tous les autres types, qui réclame beaucoup d'humble sincérité et de persévérants efforts, et qui pourtant est mis à la portée de chacun de nous. Pour trouver place au nombre des disciples que le Seigneur approuve et qui le glorifient en faisant progresser son règne, il faut une seule chose, mais elle est indispensable : le baptême individuel ou collectif du Saint-Esprit. « Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il ne lui appartient pas. »

7° *Valeur de cette doctrine.*

Je vous ai présenté, Mesdames et Messieurs, aussi clairement que je l'ai pu, en un temps si court, la solution donnée par Swedenborg au problème le plus complexe et le plus ardu de toute la théologie, à celui qui a soulevé tant de discussions véhémentes et provoqué tant d'anathèmes. Je n'ai pas eu la folle prétention de dévoiler ce que Dieu est en lui-même; cette connaissance n'est point à notre portée, le fini ne pouvant évidemment pas comprendre l'infini. J'ai modestement essayé de vous dire ce qu'est Dieu dans ses rapports avec le cosmos et avec les hommes, d'interpréter la révélation qu'il a daigné nous faire de ses sentiments et de ses mobiles à notre égard, de pénétrer avec vous jusqu'au sens véritable de la triple appellation sous laquelle il est adoré par l'Eglise.

Jusqu'au grand théologien scandinave, le mystère de la Trinité n'a jamais été expliqué de manière à satisfaire aussi bien le cœur des fidèles que l'entendement des penseurs. Si je ne m'abuse étrangement, sa théorie parvient seule à concilier deux termes, opposés en apparence, que nous fournit l'Ecriture sainte et qui font incontestablement partie de l'essence du christianisme. Je veux dire : d'un côté l'unité de Dieu, le monothéisme, nié non de bouche, mais de fait par

les orthodoxes romains, grecs et protestants ; de l'autre la divinité du Christ, abandonnée par les sociniens, les rationalistes, les libéraux de gauche et les unitaires.

Quelque originale qu'elle soit, cette théorie n'est pourtant pas isolée dans l'histoire. On doit la rattacher à l'école *monarchienne*, qui, dès la fin du premier siècle, accentua fortement l'unité de Dieu ou sa « monarchie », et spécialement à la seconde branche de cette école, le *modalisme*, qui distingua en Dieu non pas trois personnes plus ou moins unanimes, mais simplement trois « modes » d'opération, trois façons de se révéler. Ajoutons que notre doctrine rectifie, sur plusieurs points importants, le système modaliste le plus remarquable et le plus séduisant de tous, celui de Sabellius[1]. Elle donne ainsi au modalisme, — qui admet une trinité *économique* ou *historique*, — sa formule la plus exacte, la plus scripturaire et la plus rationnelle. C'est à ce point de vue général que les théologiens réformés de toute nuance semblent se ranger de plus en plus. Voir, par exemple, la belle étude du professeur Lobstein sur la *Trinité* dans l'*Encyclopédie* Lichtenberger[2].

Mais la conception swedenborgienne du Dieu triun n'a pas seulement un intérêt dogmatique, elle a aussi un intérêt pratique. Elle nous pousse à prendre au sérieux les trois aspects sous lesquels le Père céleste se manifeste à ses enfants. Elle fixe nos regards sur Jésus-Christ, en qui toute la plénitude de la Divinité habite corporellement. Elle nous fait soupirer après son Esprit, qui seul peut nous rendre semblables à lui en remplaçant progressivement dans nos âmes l'égoïsme par l'amour. Aucune idée de Dieu ne me paraît plus haute, plus pure, plus complète et plus efficace que celle-là ; nulle n'est plus capable d'éclairer notre conscience, de toucher notre cœur, de stimuler notre volonté et de nous

[1] Le sabellianisme fut condamné dans les synodes d'Alexandrie et de Rome en 251 et 262.

[2] « Il est incontestable, dit-il, que la conscience chrétienne, éclairée par la double lumière de l'Evangile et de l'expérience intime, est autorisée à admettre une trinité économique ou historique. » M. Lobstein ignore d'ailleurs Swedenborg.

guider dans le sentier qui conduit au ciel. Heureux sommes-nous de pouvoir marcher en pleine lumière, tandis que la plupart tâtonnent dans les ténèbres des opinions humaines, du doute ou de l'incrédulité !

V

Conclusion.

Ma conclusion sera brève. Deux avertissements en feront les frais.

D'abord, Mesdames et Messieurs, ne vous contentez pas de l'impression, bonne ou mauvaise, que vous laissera cette conférence. Pour arriver à une croyance sérieuse, à une conviction, il faut de la réflexion, du travail. Si le point de vue que j'ai eu l'honneur de vous exposer vous paraît digne d'attention, prenez la peine de l'étudier dans Swedenborg lui-même. Je vous signale une récente édition française, publiée chez Fischbacher, à Paris, d'un volume intitulé : *Les Quatre doctrines principales de la Nouvelle Jérusalem*. La première de ces doctines concerne « le Seigneur ». Le même sujet est traité avec plus de détails dans *La Vraie religion chrétienne*, chap. II, III et IV. Vous pouvez vous procurer ces deux ouvrages dans les librairies Payot et Duvoisin. Je me mets d'ailleurs à la disposition des personnes qui désireront des éclaircissements sur la théologie du Prophète du Nord[1]. «Qui cherche trouve, » a dit le Seigneur ; il en résulte sans doute que qui ne cherche pas ne trouve pas. Nous devons gagner le pain de notre esprit, comme celui de notre corps, à la sueur de notre visage. Voilà mon premier avertissement.

Et voici le second. Il ne suffit pas d'avoir de Dieu l'idée la plus évangélique, la plus juste, la plus rationnelle. La croyance n'est pas la foi. Or pour arriver à la foi véritable il faut un travail différent de celui de l'intelligence, il faut la

[1] L'auteur a publié un livre intitulé *Le Prophète du Nord*. Vie et doctrine de Swedenborg.

sincérité, l'humilité, l'ardent désir du bien, la prière et le persévérant effort. Beaucoup de gens voudraient être chrétiens, mais ils refusent d'abandonner leurs mauvaises habitudes, de réformer leur vie, d'ennoblir leur caractère, oubliant que la voie morale est la seule qui conduise au culte en esprit et en vérité. Jésus a dit en effet : « Si quelqu'un veut faire la volonté de celui qui m'a envoyé, il reconnaîtra si mon enseignement est de Dieu ou si je parle de mon chef. » Ainsi, quel que soit l'état de notre âme, que nous soyons honorables et vertueux aux yeux du monde ou au contraire déchus, vicieux, perdus de réputation, nous pouvons croire en Dieu de la foi qui console, relève et fortifie, de la foi qui seule détruit le péché dans son germe et produit la vie chrétienne. Certains doutes qui nous troublaient peuvent être dissipés par l'étude, de fausses notions religieuses qui nous scandalisaient peuvent être remplacées par des idées plus justes sur la personne et l'œuvre du Père céleste. Si cela vous est arrivé, mon cher auditeur, qui que vous soyez, c'est beaucoup déjà, mais ce n'est pas tout. Pour que cette croyance précieuse passe de votre tête dans votre cœur, demandez à Dieu son pardon (nous en avons tous besoin), le sentiment de sa présence, la certitude qu'il poursuivra jusqu'à la fin la transformation spirituelle qu'il a commencée en vous. Demandez, demandez toutes les bénédictions, même le Saint-Esprit, demandez avec assurance et vous recevrez. Frappez à la porte : elle s'ouvrira. Croyez à l'Evangile ; cela dépend de vous. Croyez, pour aimer, pour obéir, pour être utile, pour accomplir votre haute destinée. Dieu le veut ; sachez le vouloir aussi !